

Denis Chabot
La patience d'un créateur

Élène Dallaire

Number 245, September–October 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/47656ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Dallaire, É. (2006). Denis Chabot : la patience d'un créateur. *Séquences*, (245), 50–51.

DENIS CHABOT

La patience d'un créateur

En 2005 était présenté en avant-première *Une âme nue glisse à l'eau vive*. Fruit de plusieurs années de travail ce court métrage d'animation présente, dans un récit onirique, des images très personnelles. Le style de Denis Chabot nous rappelle les recherches esthétiques des cinéastes Raoul Servais, Suzanne Gervais ou Evert de Beijer. Chabot partage avec Simon Goulet, réalisateur du film *Oïo*, la palme de l'endurance et de la persévérance.

ÉLÈNE DALLAIRE

Au départ est-ce que le film avait autant d'ampleur ?

Le film que j'avais en tête à l'origine devait durer approximativement entre sept et huit minutes. Ce film avait environ 28 ou 30 plans de prévus. Alors qu'en fait le résultat final comporte plus de 80 plans. Il se résumait surtout à la portion plus surréaliste du premier tiers. Le personnage humain buvait le verre d'eau et hop, on devait débouler vers la conclusion.

J'ai retravaillé le storyboard pour présenter la demande à la SODEC et introduit alors plus d'allers et retours aux méditations d'un personnage humain.

Disons aussi qu'un travail réparti sur une longue période, cela crée une situation où, à chaque reprise sporadique des travaux, on doit se concentrer pour garder une unité de style graphique et préserver un état d'esprit. Cela prenait parfois quelques jours à retrouver le fil de ce qui avait été mis de côté. Je ne suis pas sûr que tous comprennent ce que signifie l'exploration en art visuel, mais j'ai eu la chance d'avoir un producteur-réalisateur qui n'interférait pas esthétiquement.

Si j'avais un conseil à donner, je dirais de se fixer des objectifs à atteindre en termes de nombre de plans à chaque période de travail. De ne pas omettre de s'attaquer aux thèmes essentiels au cas où des contraintes de temps ou d'argent viendraient interférer. Il faut se permettre des dérogations et une quête poétique quel que soit le scénario d'origine. Il est certain aussi qu'il ne faut pas désespérer malgré des refus et des opinions parfois sommaires ou contraires à soi.

À quelles portes as-tu frappé pour faire financer, produire ton projet ?

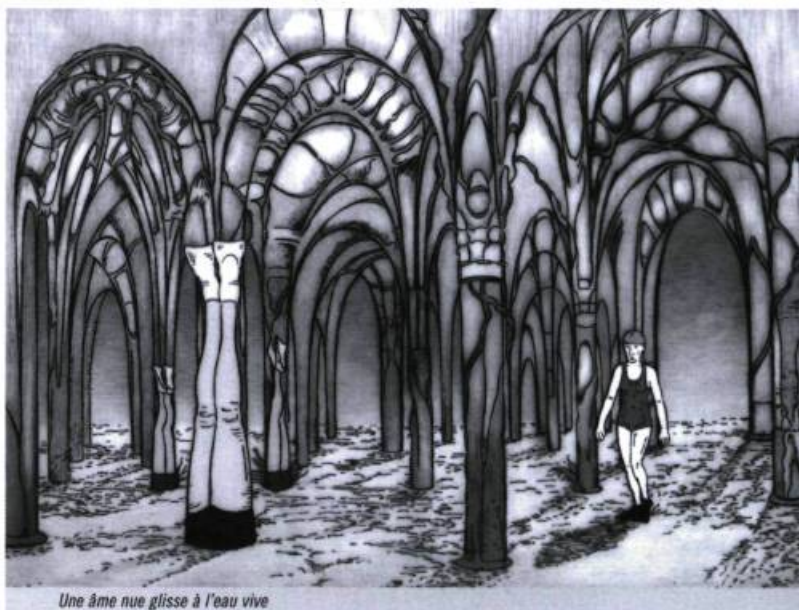
Il y avait en 1994 une bande d'environ une minute et demie d'animation. À partir des idées qui me trottaient en tête, j'ai conçu le storyboard qui fut présenté à la SODEC et nous avons réitéré une demande d'assistance technique au Studio français d'animation de l'ONF. Je crois avoir suivi à peu près 75 % ou 80 % du storyboard original.

Quel était ton budget de départ pour ton film ?

Approximativement 34 000 \$ de la SODEC et 4000 \$ du CALQ. J'ai aussi eut des aides de services techniques à l'ONF. Malgré plusieurs tentatives, il a été impossible d'obtenir du financement au CAC.

Comment as-tu survécu financièrement durant les années de production ?

Je travaille dans le domaine des décors pour les productions cinématographiques et télévisuelles depuis 1994. C'est un



Une âme nue glisse à l'eau vive

métier où les journées de travail sont très longues. À chaque fin de production, généralement l'hiver, je retournais lentement m'enfermer et travailler jusqu'au contrat suivant.

J'ai omis pendant un certain nombre d'hivers de m'attaquer au corps principal de la structure narrative, celui où la nageuse, qui est une transposition du personnage méditant, tente par sa quête de rejoindre un personnage hybride, une sorte de plante adaptée à ce milieu auquel l'homme n'accède que par ses songes et où il interfère en tentant d'y accéder. Cette omission partiellement volontaire m'a permis un plus profond délire qui, de toute façon, corroborait l'idée d'une suite de songes. Je voulais ponctuer un film comme une suite de rêves à demi éveillés d'un personnage concentré et méditant sur un verre d'eau.

Quand sont intervenus Les Films du Tricycle dans ta production ?

Une sympathique ballade sur la rue Duluth où j'ai rencontré Sylvain et lui ai fait part d'une idée de film pour laquelle je recommençais à dessiner lentement. Ensuite, il m'a convaincu de travailler à une demande de bourse en 1995. Et puis tout a sérieusement démarré l'année suivante à la suite de la réponse positive de la SODEC.

Quelles sont les personnes qui ont participé à ton film ?

J'ai orchestré le projet avec l'appui et les conseils de Sylvain L'Espérance et Lucie Lambert des Films du Tricycle.

Le cinéma d'animation est un formidable médium. Il est un des seuls à pouvoir produire des recoupements entre la danse, la littérature, la poésie, et une variété de styles de narration qui peuvent interagir avec de nombreux styles de composition musicale.

Martine Chartrand à l'ONF m'a aussi donné des conseils et un appui moral important. C'est par Lucie Bélanger, qui a peint les premières minutes du film, que j'ai rencontré Lili Chartrand qui, avec minutie et assiduité, a continué le travail de mise en couleur.

Pierre Landry, cameraman d'animation, a fait le tournage à l'ONF et ses conseils m'ont été fort utiles.

J'aimerais rendre hommage à Fernand Bélanger qui a fait le montage avec moi. Il a agi avec la subtilité, la douceur et l'humour qui lui étaient propres. Il a aidé à modeler ce film sans remettre jamais en question la structure mais en contribuant à le rendre plus « compréhensible » et plus riche.

J'ai rencontré Stéphane Roy, compositeur d'électro-acoustique, qui a su concrétiser une bande sonore admirable. Il avait une sensibilité qui lui permettait de plonger et de comprendre mon film en suivant tous les méandres visuels et créant une œuvre sonore qui agit comme un univers parallèle, qui ponctue et s'insinue dans la narration du film avec ses éléments distinctifs.

Du point de vue créatif, c'est ma copine, Martine Chérix, la principale personne qui a suivi le projet et qui m'a aidé à garder le focus sur les thèmes essentiels. Elle a aussi participé à la coloration des dessins.

Si tu avais été payé, disons au salaire minimum, pendant toutes les heures que tu as consacrées à *Une âme nue glisse à l'eau vive*, à combien se chiffrent le devis salaire ?

Je travaillais généralement quatre mois par année. Ceci inclut environ deux semaines de préparation, deux mois et demi de dessin et un mois de mise en couleur. Donc il faut multiplier sept ans par quatre mois de travail par année, ce qui donnerait 28 mois de salaire. Ce n'est pas si mal d'avoir réussi 16 minutes de film et plus de 5 500 dessins ou acétates peintes et coloriées.

Quelles seraient les améliorations que tu souhaiterais chez les organismes qui financent le cinéma ?

Un meilleur appui au court métrage de la part des institutions et plus de financement aux productions indépendantes.

Souhaitons aussi que l'ONF arrive à mieux accueillir et incorporer à l'équipe régulière les cinéastes indépendants et leurs projets. On pourrait aussi raffiner l'accès aux services techniques et consulter les cinéastes indépendants sur certains programmes et orientations des studios de l'ONF.

Il faudrait plus de ressources pour l'étape cruciale de la diffusion et non pas uniquement se faire renvoyer au site de Téléfilm. Par contre, j'ai obtenu de précieux conseils de Sylvain Lévesque, autrefois de Téléfilm.

Je souhaite aussi que nos films aient plus de chances d'être distribués en salles. Mais là peut être que je rêve.

Comment se passe la distribution de ton film ?

Le film a été accepté jusqu'à présent dans huit festivals internationaux de courts métrages.

Mentionnons une belle réception notamment au Festival international de Toronto où j'ai recueilli des commentaires intéressants.

La distribution, c'est une deuxième entreprise avec un grand facteur d'inconnu qui allait me demander beaucoup d'heures d'investissement. Après avoir assisté à différents festivals, je dirais qu'il y a une multitude de films avec des tendances très différentes dans le domaine du court métrage. Plus resserrés du point de vue narratif et souvent plus aventureux dans leurs explorations formelles, ils sont donc moins tributaires d'une esthétique où l'interdépendance des plans démontre une certaine tradition dans le découpage. En participant au 47^e Festival de documentaires et courts métrages de Bilbao en Espagne, j'ai découvert une force étonnante qui se dégage de la programmation. Il s'agit d'un des rares festivals où les courts métrages d'animation sont minoritaires, ils ponctuent des sujets plus graves et introduisent le fantastique et la fantaisie.

Le cinéma d'animation est un formidable médium. Il est un des seuls à pouvoir produire des recoupements entre la danse, la littérature, la poésie, et une variété de styles de narration qui peuvent interagir avec de nombreux styles de composition musicale. Il est une tentative de traduire le mouvement qui n'a rien à voir avec la tradition réductrice du film à la Disney. Il peut évoluer avec une définition aussi large que celles des arts visuels et des nouvelles technologies à notre époque.

Cocteau, Bunuel, Greenaway ou Duras se moqueraient d'une quelconque tradition en animation, ce concept leur apparaîtrait sclérosé.

Es-tu prêt à te lancer dans une autre autoproduction ?

J'ai deux projets en tête. Lorsque l'on dessine durant des heures, d'autres idées naissent. Toutefois, j'ai dû les contraindre et les mettre en suspens dans un arrière-tiroir de ma pensée.

Je dois d'abord trouver le temps pour m'appliquer au *storyboard*. Il devra être satisfaisant et introduire d'autres techniques, recréer les conditions pour un champ exploratoire graphique. Ensuite viendraient les recherches de fonds et de supports techniques. J'espère pouvoir obtenir l'appui des Films du Tricycle, ainsi que l'assistance des organismes qui financent le film d'auteur, dans une autre aventure de cet ordre.

COURTS À FANTASIA

Quelques minutes pour séduire

Tout bon festival qui se respecte donne une bonne place aux courts métrages car là peuvent se trouver des œuvres qui renouvellent le genre ou la technique et de nouveaux réalisateurs prometteurs. Fantasia cette année avait 14 programmes de courts en plus des présentations de début de programme avant le long métrage et dans chaque cas, le réalisateur n'avait que quelques minutes pour séduire par le rire, l'horreur ou par un mélange des deux.

LUC CHAPUT

Parmi les œuvres présentées, plusieurs se démarquaient du lot, spécialement dans les programmes conçus par Danny Lennon de *Prends ça court!* Tout d'abord *Bugcrush* de Carter Smith, qui aurait pu être présenté avant **Edmond** de Stuart Gordon tant ce portrait des adolescents de l'Amérique profonde contient des affinités électives avec l'œuvre de David Mamet. *The Aluminium Fowl* de James Clauer est, quant à lui, un portrait un peu condescendant des pauvres Noirs de la Louisiane, petits éleveurs de poulets. *La Guerra* et *Eût-elle été criminelle* de Jean-Gabriel Périot sont deux drames de guerre employant deux techniques très différentes pour montrer la cruauté entre humains. Jean-Gabriel Périot amalgame brillamment des images d'archives de la montée du nazisme jusqu'à sa chute pour placer dans un contexte plus grand ces femmes tondues et humiliées pour avoir été collaboratrices des occupants nazis. Vu avec une narration française, *La Guerra*, le drame de Luis Berdejo et Jorge C. Dorado, décrivant les affres d'un garçon s'occupant de sa très petite sœur et obligé de fuir les combats, garde toute sa force émotive, porté par une caméra subjective attentive.



Propriété commune

Le cinéaste français Michel Leray fait de *Propriété commune* un conte moral sur les conséquences du divorce. La démonstration y est implacable.

Le Cégep du Vieux-Montréal a un programme d'études et de production en animation. L'organisme *Silence on court*, dans son programme « Un film genre... », en présentait de fort intéressants, comme *Du rişîşî pour Barley* d'Éric Gravel, hommage réussi à la bande dessinée, aux romans-photos et aux aventures policières à la **IXE-13**. *La bonne, la brute et*

le muffin de Laurie Gagnon a — en à peine plus d'une minute — un sens du gag et de la chute bien tourné. On ne peut en dire autant d'*El duelo de jeşes* de Jérémie Chevalier, poussif hommage aux westerns spaghetti qui tombe à plat. Le cinéaste français Michel Leray fait de *Propriété commune* un conte moral sur les conséquences du divorce. La démonstration y est implacable. L'utilisation des nouvelles technologies peut amener des regards croisés. Dans *Running Boy* de David Bonsignore, un paraplégique emploie la robotique pour fracasser le record du 100 mètres; tout athlète ne serait qu'une belle mécanique semble dire ce film. *Zero Degree* de l'Iranien Ornid Khoshnazar, gagnant du meilleur court métrage d'animation décerné par le jury officiel, joue sur le cadre formé par l'objectif d'une caméra vidéo qui enregistre un acte de guerre pour enfermer ses personnages, qui se cognent sur les rebords en tentant de s'échapper.

En peu de temps, le cinéaste nous a émus et nous a portés à réfléchir en changeant l'angle d'attaque d'un sujet souvent traité. Parodiant les livres d'écoliers britanniques enseignant les choses de la vie quotidienne, *Rabbit de Run Wrake* s'avère une fable sur la cupidité; le film s'est mérité de la part du jury, et avec raison, une mention spéciale pour l'accomplissement visuel. Ce même jury a décerné son prix du meilleur court métrage international à *Before Dawn* du Hongrois Balint Kenyeres. Sans parole, dans une prairie très verte près d'une forêt, des camions passent, des gens entrent et sortent, des policiers font leur travail, tout est dit en quelques minutes sur l'immigration clandestine. Quant au programme « Liberté, égalité, fantastique » de courts métrages français, il était d'un éclectisme débordant, naviguant entre la grosse blague de *Wanted Brothers: La barbichette* de Kim Chapiron à la truculence des effets de manche du *Jour du Festin* de Cédric Hachard et Sébastien Milhou, trop long court illustrant l'adage qu'on risque de trouver plus tordu et plus fort que soi. *Kill and Win* de Cédric Apikian est une dépense inutile d'effets spéciaux dans un hommage mal cadré aux jeux vidéo. Le Belge Lionel Jadot fait de *Jésé* un conte sur l'image que l'on montre de soi et sur la perception que les autres en ont. Les discordances entre ces deux points de vue sont subtilement amenées dans une photographie délavée.

En présentant de plus un programme-hommage à Robert Morgan intitulé « Worlds of Wounded Clay » Fantasia a montré encore une fois que le court métrage d'horreur, fantastique ou déjanté pouvait être une source de joie et de réflexion. **Ⓜ**